Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 21/22 (1913)

Heft: 2

Artikel: Rapport du comité de l'Ambulance Vaud-Genève pour la Grèce [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555941

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Rapport du Comité de l'Ambulance Vaud-Genève pour la Grèce.

(Suite)

Sous ce titre, nous avons commencé dans notre dernier numéro la publication du rapport présenté par le Comité de l'Ambulance qui a fonctionné en 1913 en Epire.

Dès lors nous avons reçu du chef de cette expédition, M. le Dr Albert Reverdin, de Genève, une relation personnelle et très intéressante; aussi pensons-nous que nos lecteurs nous approuveront si nous substituons à la suite de notre article du numéro de janvier, le récit vivant et vécu du Dr Reverdin. Nous aimerions remercier ainsi l'auteur d'avoir mis obligeamment à notre disposition les pages qu'on va lire.

La Rédaction.

* * *

Ambulance Vaud-Genève en Grèce

Au mépris de tout ce que la diplomatie pouvait nous laisser prévoir, le 18 octobre 1912 la guerre fut déclarée entre la Grèce, la Serbie, la Bulgarie et le Monténégro, d'une part, la Turquie de l'autre.

On s'étonnera de voir ces petits peuples différents de langue, différents de race et de religion, s'unir pour combattre l'Islam. Pour le comprendre il n'y a qu'à se souvenir que pendant cinq siècles ils souffrirent ensemble sous le joug turc, et que la guerre des Balkans que nous venons de vivre n'est que l'aboutissement d'une sourde révolte contre un esclavage insupportable, des persécutions sans nombre, et tout cela sous le couvert religieux, ce qui explique qu'on ait baptisé cette levée de boucliers: la guerre de la Croix contre le Croissant.

En effet, malgré l'intolérance de l'Islam, les prêtres grecs purent toujours entretenir dans l'esprit de leurs adeptes une flamme religieuse à la chaleur de laquelle le patriotisme ne fit que croître, cultivé qu'il était par un grand espoir de revanche et de liberté.

Bien que nous soyons assez éloignés géographiquement et politiquement des pays qui entraient en guerre, nous n'en avons pas moins été vivement émus, et la rapide progression des armées alliées contre le géant turc nous remplit d'une admiration enthousiaste. Notre étonnement allait grandissant, ainsi que notre confiance, car nous n'entendions parler que de victoires.

En effet, je n'ai besoin, pour vous rafraîchir la mémoire, que de vous rappeler ce qui se passait du côté grec:

Le 18 octobre, la guerre est déclarée; le diadoque Constantin quitte Larissa pour se diriger vers le nord; le 19, Ellassona est prise; le 20, Sarandoporo, le défilé qui commande l'entrée en Macédoine, est occupé malgré les admirables fortifications organisées par les instructeurs allemands; le 25, Kosiani tombe; le 29, c'est Véria; et rien ou presque rien n'empêche plus les Grecs de s'emparer de Salonique. Seuls, du côté de la mer, les canons des forts et les vaisseaux de guerre peuvent encore gêner la marche en avant. Mais le 3 novembre le torpilleur grec n° 2 coule la corvette cuirassée turque Feth-I-Bulend, et la flotte hellénique réduit au silence les forts de Karaburnu. Aussi, le 7 novembre Salonique est-elle prise; le roi Georges Ier s'y installe solennellement le 12. On s'attendait presque ce jour-là, chez nous du moins, à la signature de la paix, car dans le nord, les Bulgares et les Serbes n'avaient pas fait moins

bonne besogne; le Monténégro avançait, lui aussi. Telle était la situation.

Permettez-moi de venir vous remémorer ce qui se passait chez nous à pareille époque. Les premières nouvelles des batailles dont je viens de vous parler étonnèrent. Puis, comme le nombre des blessés annoncés semblait considérable, on s'émut de toutes parts en Suisse: les uns pour la Serbie, les autres pour la Bulgarie, le Monténégro, d'autres enfin pour la Turquie.

L'Université de Bâle envoyait une mission, celle de Zurich une autre, tandis que le Comité central de la Croix-Rouge n'ayant pris encore aucune décision, ce fut à l'initiative privée que revint tout d'abord l'honneur d'envoyer des secours au petit peuple grec. Le mouvement une fois donné, les sections vaudoises et genevoises de la Croix-Rouge couvrirent de leur emblème tutélaire notre expédition.

Rien d'étonnant à ce que ce mouvement ait pris naissance dans la Suisse romande, à Lausanne et à Genève, où l'on avait déjà trouvé des Philhellènes remarquables, dont la Grèce s'enorgueillit de perpétuer le nom qu'elle donne à ses voies publiques.

Je recevais de mon maître, le Prof. Roux de Lausanne, le 22 octobre, un mot m'invitant à faire partie du comité qui se chargeait d'organiser l'envoi des secours. Les journaux vous ont tenus, à ce moment-là, au courant de ce qui fut décidé dans une séance générale, et vous n'êtes pas sans savoir que le 7 novembre 1912, 5000 kg. de bagages répartis en 95 colis quittaient Genève pour le Pirée.

On m'avait confié la mission de rassembler le matériel nécessaire à la formation d'une ambulance complète, pouvant vivre par ses propres moyens, et j'étais chargé de diriger les médecins et le personnel nécessaire au bon fonctionnement de cette formation. Je priai quatre de mes anciens camarades de venir me seconder; le Dr Girard, médecin-instructeur de l'armée, nous accompagnerait à titre d'invité. J'avais encore décidé à nous suivre trois infirmières et cinq infirmiers.

Je renonce à vous énumérer les difficultés qu'il y a, même en Suisse, à rassembler et équiper 14 personnes, à empaqueter et à faire partir en huit jours tout le matériel d'une ambulance.

Laissons nos compagnons voguer vers Athènes, et voyons un peu avec qui nous allions avoir à faire.

L'armée grecque, comme vous le savez, a été remaniée et instruite depuis 1908 par une mission française sous le commandement du général Eydoux. Le gouvernement, depuis la nomination de M. Venizelos à la présidence du Conseil, a réussi, sous sa direction, à établir de bonnes finances et à faire voter des lois remarquables. Celle de la réorganisation de l'armée date de janvier 1912; elle ordonne le service militaire personnel et obligatoire pendant deux ans dans l'active, dix ans dans la première réserve, neuf ans dans la seconde, sept ans dans la garde nationale et sept ans dans la réserve de la garde nationale. Son effectif en temps de guerre est évalué à 130,000 hommes, et nous verrons que par l'immigration énorme qui s'est produite au moment de l'appel sous les drapeaux, il s'est élevé jusqu'à 180,000 hommes pour la première guerre et à 235,000 pour la deuxième.

Commencée le 1er octobre, la mobilisation était effectuée en 17 jours; ce qui permit, le 18, de pouvoir ouvrir les hostilités avec autant d'audace.

L'armée de Macédoine était commandée par le diadoque Constantin, fils aîné du roi Georges Ier, tandis que l'armée d'Epire était sous les ordres du général Sapoundzakis. Vous raconter en détail les hauts

faits de ces deux armées serait trop long. Je vous ai déjà retracé les grandes étapes de celle de Macédoine; je n'ai à vous signaler, du côté de l'Epire, que la bataille de Grimbovo, celle de Nikopolis et le siège de Janina. La guerre d'Epire fut plutôt une suite de petits engagements, qui se terminèrent par un siège en règle.

Le vendredi 16 novembre, l'Ambulance suisse — car c'est sous ce nom plutôt que sous l'appellation « Vaud-Genève » qu'elle est connue en Grèce — débarqua au Pirée où je l'avais précédée de quelques jours, afin de me concerter avec les autorités compétentes.

Les chefs de la Croix-Rouge hellénique et le lieutenant-colonel français Arnaud, chargé de la direction du Service de santé au ministère de la guerre, décidèrent (les engagements du côté de la Macédoine étant stationnaires et les hôpitaux y étant déjà en assez grand nombre) que nous serions dirigés vers l'Epire, région plus montagneuse, moins glorieuse jusqu'ici et surtout moins secourue.

Voilà pourquoi après un jour d'arrêt dans la capitale, nous embarquions sur le « Chrysalis » à destination de Préveza.

Après un jour et deux nuits de voyage, nous touchions au port.

Préveza est une petite ville de 7000 habitants qui n'avait pas été dévastée, la victoire de Nikopolis l'ayant livrée aux assaillants presque sans coup férir.

Nous fûmes reçus par le commandant Varnalis qui nous désigna l'ancien hôpital turc comme devant être notre champ d'action. La saleté y était indescriptible! les Turcs y avaient tout abandonné. Mais quel désordre! quels amas de pourriture! Peu familiarisés encore avec ces immondices, nous dressâmes rapidement, sous les eucalyptus et les orangers du jardin, la tente que nous avait confiée la section genevoise de la Croix-Rouge, et le soir même, nous couchions tous sous ce frêle abri.

Pendant trois jours, nous occupâmes 30 femmes à brosser, lessiver, nettoyer en un mot l'intérieur de l'hôpital; après quoi ce n'était pas encore la propreté, ni le confort: cependant on y pouvait vivre. Nous disposâmes 80 lits, soit deux châlits de fer sur lesquels on dresse des planches pour y placer le matelas.

La nourriture des malades nous était fournie par l'intendance.

Notre séjour à Préveza dura trois semaines; c'est le souvenir le plus triste de toute la campagne.

Il n'y a jamais que le premier pas qui coûte!

Nous avons soigné là un certain nombre d'irréguliers, de matelots, des gens de la ville, des passants, des égarés, mais le chiffre des nouvellement blessés est trop minime pour que nous ayons eu le sentiment d'être déjà un hôpital de guerre

Le quartier-général de l'armée était à Arta et avec lui tous les hôpitaux organisés. Or, Arta possédait, amoncelées, toutes les commodités en temps de guerre, si bien que c'est vers ce centre qu'on dirigeait malades et blessés. Voilà pourquoi nous étions un hôpital très secondaire.

Il nous parut désirable de faire mieux. Aussi, un jour, j'allais par mer jusqu'à Arta afin de prendre langue avec le général Sapoundzakis et le colonel Antoniadès chargé de la direction du Service de santé de l'armée d'Epire. Immédiatement ces messieurs voulurent bien acquiescer à ma demande et me permettre de travailler à Philippias.

La joie de mes compagnons fut grande en apprenant notre avancement, car c'en était un; et malgré les difficultés qu'on

avait à se procurer des moyens de transport, huit jours après, nous étions tous à Philippias prêts à travailler.

Pendant notre immigration, le quartier-général lui-même s'était transporté à Philippias, de sorte que nous étions dans la capitale provisoire de l'Epire.

Huit cents habitants vivaient avant la guerre dans ce hameau, composé de maisons d'un étage, très exceptionnellement de deux. Sa situation, au carrefour de la route de Préveza et d'Arta, explique son importance stratégique. Cette route avait été construite deux ans auparavant par des ingénieurs allemands. Large, bien faite, elle était l'unique voie de transport depuis le début de la guerre, aussi, je renonce à vous décrire ce qu'elle était devenue après quelques semaines, quelques mois de circulation intense, la plupart du temps sous une pluie battante. Néanmoins, c'était une route sur laquelle on pouvait passer.

Si le village était resté intact, c'est qu'il appartenait à des Turcs; en effet, il était défendu aux Grecs d'y construire. Ce fut fort heureux pour nous, car autrement, il est probable qu'on eût mis le feu aux maisons en les abandonnant. Seul centre habité entre Préveza et Janina, situé à moitié route de l'une à l'autre, cette petite bourgade rendit d'immenses services.

En effet, on put y amener du matériel; on put diviser l'étape et permettre aux troupes de s'y reposer à couvert.

La première fois que j'abordai Philippias, elle était presque déserte. Des patrouilles la parcouraient de temps à autre, et je n'eus pas grand peine à me faire concéder la maison qui devait devenir notre hôpital. Celle-ci était assise au pied d'une colline, tout à l'extrémité du village, du côté de Janina, construite en pierre, sur un étage et de forme carrée; au-devant, une cour assez vaste, carrée également, bordait la route de Préveza. Un escalier extérieur double donnait accès dans la maison que traversait un large couloir de 4 à 5 mètres, sur lequel s'ouvraient quatre chambres. Beaucoup de lumière, mais beaucoup de courants d'air, car les fenêtres fermaient mal. C'était une des seules maisons de la ville dans laquelle l'eau n'entrât pas par le toit: nouvellement construite, elle n'avait pas encore été trop détériorée.

En peu d'heures nous réussîmes à mettre cette maison en bon ordre et à nous organiser. Pour notre usage personnel, nous eûmes de nouveau recours à notre tente qui fut dressée 200 ou 300 mètres plus haut, sur la colline, dans un repli de terrain, exposée à tous les vents il est vrai, mais un peu en dehors de la circulation, du bruit et des curieux; elle dominait toute la vallée, nous permettant en somme de surveiller et la route et les environs. Quelques jours après, des bancs et des tables furent placés devant notre tente, et chaque fois que la température ou le temps nous le permettait, nous y prenions nos repas.

Nous commençâmes à travailler le 15 décembre et les blessés nous arrivèrent en quantité, car je m'empresse d'ajouter que nous étions la formation chirurgicale officielle de l'armée. En quelques jours, les salles disposées pour recevoir les malades furent remplies malgré les évacuations quotidiennes, et il fallut avoir recours au corridor pour les loger. Cette maison où l'on pouvait raisonnablement mettre à couvert 25 ou 30 malades en a contenu jusqu'à 50. Aussi, nous fournit-on bientôt une tente tortoise que l'on dressa dans la cour, et sous laquelle une vingtaine de blessés pouvaient trouver abri. L'une des quatre pièces de la maison était divisée en deux, l'une des deux moitiés nous servant de salle d'opération.

Dès notre arrivée, nous avions attiré l'attention, car on entendait pour la première fois le bruit que faisait notre moteur « Félix » apporté de Genève. Quelques heures après son installation, nous déroulions les fils tout préparés, et quel ne fut pas l'étonnement général de voir un beau soir la salle d'opération et les chambres de malades éclairées à l'électricité! Celle-ci nous donna pendant tout l'hiver, quelquefois pendant 15 heures consécutives, une lumière excellente qui nous facilita beaucoup la besogne.

Le général Sapoundzakis et le quartier-général habitaient à côté de nous, et de ce voisinage naquit le désir de profiter également de notre source électrique. En peu d'heures, un jeune ingénieur qui avait fait ses études à Lausanne et qu'on nous avait affecté comme interprète, disposa les fils et les lampes nécessaires; depuis lors cette maison ne cessa, bien que changeant de locataires, d'être éclairée continuellement à l'électricité. Nous y gagnâmes des sympathies précieuses qui furent d'une grosse importance pour notre avenir.

Avec la fin de décembre, à la suite de la première attaque des forts qui défendent Janina et qui sont construits sur les montagnes de Bizani, nous eûmes une pléthore de blessés; il fallait en outre lutter contre le froid et l'ouragan.

A ce moment, bien que deux autres hôpitaux se fussent constitués à l'extrêmité du village, nous constatâmes avec un certain effroi que tous les blessés n'étaient pas traités comme leur état aurait exigé qu'ils le fussent. D'autre part, à Athènes, cette façon de faire donna lieu à des réclamations, si bien qu'on modifia l'organisation du Service de santé.

Il en résulta pour nous une augmentation énorme de travail, l'hôpital suisse étant devenu l'hôpital militaire grec, où se faisait le triage.

Nous dressâmes dans la cour de notre école une grande tente Bessoneau à double paroi, afin d'y recevoir tous les blessés dès leur arrivée à Philippias. C'était un contrôle constant et efficace sur la manière dont ils seraient traités. On les répartissait alors, suivant la gravité de leurs blessures et suivant leur état, dans les divers hôpitaux.

Vous comprendrez qu'il fallait non seulement les soigner, mais les mettre à couvert; or, nos quelques lits n'y pouvaient suffire. C'est pour cela que notre installation s'accrut petit à petit et qu'au milieu de janvier nous disposions de dix tentes Bessoneau, d'un hôpital représenté par notre maison et d'un maigre hôtel situé non loin, dans lequel nous pouvions coucher les officiers.

Nous arrivions au chiffre assez respectable de 325 lits ou places, car je dois ajouter qu'avec l'armée grecque, nous avons fait une expérience intéressante: elle consiste à disposer d'une quantité telle de brancards que le blessé, ramassé sur le champ de bataille et placé dans son brancard, pouvait le conserver jusqu'à Athènes. Ceci facilitait le couchage, le transport et diminuait les manipulations désagréables et douloureuses, les risques de contagion. Je reviendrai du reste ailleurs sur cette question.

Qu'on me permette de dire quelques mots sur le traitement des blessés.

Le plus souvent il fallut se contenter du transport à bras, ce qui nécessite des hommes en quantité et des efforts inouïs pour amener les blessés jusqu'à la route, à travers des régions très incommodes et des situations très périlleuses. J'ai assisté moi-même à l'arrivée de 12 hommes qui, en se relayant, avaient porté un seul de leurs camarades pendant 10 heures à travers les rochers les plus escarpés. Un colonel que nous eûmes à soigner fut re-

levé à une telle distance de tous moyens de transport qu'il fallut huit heures et 20 hommes pour l'amener au premier véhicule.

Le blessé qui avait été pansé sur la ligne de feu avec son pansement personnel était amené au premier poste de secours où il recevait les soins du médecin de troupe. Celui-ci cherchait à l'évacuer sur Philippias si sa blessure comportait un transport rapide; sinon, on le couchait comme on pouvait sous de petites tentes tortoises, les maisons faisant complètement défaut dans la région.

Qui n'a pas vu le quartier d'Emin-Aga sous la pluie battante, sur des amoncellements de boue empêchant presque la circulation d'une tente à l'autre, par le froid, par le brouillard, par un vent qui pénétrait jusqu'à la moëlle; qui n'a pas vu ces maigres abris recouvrant des malheureux gémissant dans leur brancard, ayant comme seul adoucissement à leur souffrance quelques braises qui s'éteignaient dans le trou qu'on leur avait creusé au centre de la tente; qui n'a pas vu ces blessés, les uns sans connaissance, d'autres râlant, d'autres, les yeux enfiévrés appelant la mort à grands cris; qui n'a pas vu cet état d'abandon dans lequel se trouvaient ces malheureux, ne peut juger de l'effort qu'il a fallu faire pour remédier à tout, et obtenir les résultats remarquables auxquels on était parvenu à la fin de janvier.

Un chirurgien de carrière, des hommes, des tentes, tout l'indispensable fut hissé jusque dans ces montagnes, et alors la seconde attaque de Bizani nous causa moins d'appréhension.

A la fin de janvier donc, il pleuvait sans cesse; en outre, la température s'était abaissée. Les blessés arrivaient: ils se succédèrent pendant huit jours sans interruption. On transportait sur tout ce qui était mobile: des chevaux, des ânes, des mulets pour qui pouvait les monter, des charrettes pour d'autres, des automobiles enfin pour ceux qui croyaient être les privilégiés du sort. Ceux-ci voyageaient plus vite que ceux-là, mais en revanche étaient plus cahotés, et c'est seulement dans notre tente de réception qu'ils trouvaient un adoucissement à leurs souffrances. Là, on se reposait, on avait plus chaud grâce à des braseros; on recevait du bouillon, du lait, du thé, du pain.... Quel bonheur c'était de voir ces affamés dévorer leur maigre pitance! Elle était chaude... et il y avait si longtemps qu'on n'avait pas de chaleur en première ligne, car il y était défendu de faire du feu; si on en faisait, c'était à la dérobée, et rarement.

De là, les blessés étaient conduits au pansement et, suivant leurs blessures, dirigés vers telle ou telle tente où ils attendaient d'être transportés en arrière, afin de faire de la place à ceux qu'on savait devoir venir. Les journées succédaient aux nuits, et les nuits aux journées, et les blessés arrivaient continuellement. Un de mes camarades a travaillé 25 heures de suite en s'arrêtant à peine quelques instants pour manger; nous avons fourni jusqu'à 43 heures de travail avec une heure de repos! D'autres se relayaient, et malgré l'effort incroyable que nous avions osé entreprendre, nous ne faillîmes pas à notre devoir qui consistait surtout dans le contrôle personnel des blessés et des soins à donner.

Si je m'étends un peu longuement sur cette partie de notre mission, c'est pour bien montrer les services que les souscripteurs à l'Ambulance Vaud-Genève ont rendus à la Grèce. *(A suivre.)*